

accomplishes its stated goal to act as a catalyst to stimulate interest by the public, to encourage access to the materials, and to engage in dialogue with the film studies community. To build this "work-in-progress" into a definitive research tool documenting Canada's stunning contribution to film and video deserves, and will now require, the continued support of us all.

Margaret M. Byrne
National Moving Image Database
Hollywood, California

Plague: A Story of Smallpox in Montreal. MICHAEL BLISS. Toronto: Harper Collins, 1991. xiii, 306 p. ISBN 0-00-215693-8.

Après un ouvrage consacré à la découverte de l'insuline en 1982 et une biographie de Frederick Banting en 1984, Michael Bliss publie un ouvrage de plus de trois cents pages sur la terrible épidémie de variole qu'a connue Montréal en 1885.

Dans l'espace de quelques semaines, cette maladie hautement contagieuse fait plus de 3 100 victimes. Il est à peine exagéré de dire que cette épidémie fait ses ravages à l'est du boulevard Saint-Laurent, c'est-à-dire parmi les populations francophones de la ville. Ces derniers représentent 91% des victimes et 85% de ceux-ci sont des enfants de moins de dix ans. L'épidémie variolique de Montréal est la dernière épidémie majeure de variole à frapper une ville moderne et n'était jusqu'à maintenant connue que des rares spécialistes (Osler, Heagerty, Farley, Keating et Keel).

Depuis une quinzaine d'années les historiens (Terry Copp, Bettina Bradbury) ont clairement démontré que Montréal durant la seconde moitié du XIX^e siècle est une ville particulièrement dangereuse pour les nouveau-nés, notamment dans l'est. Les maladies contagieuses telles la variole, la diphtérie, la typhoïde et la tuberculose y sévissent à l'état endémique; les logements ouvriers sont exigu et surpeuplés, les quartiers ouvriers de l'est n'ont à peu près pas de systèmes d'égoûts et lorsqu'il y en a ceux-ci sont insuffisants et souvent construits en bois; 87% des familles des quartiers Sainte-Marie et Saint-Jacques possèdent encore des fosses d'aisance; la présence d'au moins cinq cents petites étables dans la ville n'a rien pour assainir le paysage. La mortalité infantile des francophones atteint des proportions effarantes (entre 200 et 290 pour 1 000). C'est sur cette toile de fond sanitaire que Michael Bliss brosse le tableau de l'épidémie.

L'auteur a choisi de décrire cette épidémie dans son évolution chronologique. Rien d'emblée ne laisse présager une épidémie de cette envergure. En 1885, il y avait déjà quatre ans que l'on n'avait pas enregistré un cas de décès par variole à Montréal et, depuis l'épidémie de 1832, ce n'était pas tant la variole que l'on redoutait que le choléra. Lorsque la variole commence de à propager à Montréal en février 1885, le Bureau de santé de la ville n'est nullement préparé à endiguer les vagues d'une épidémie. Un «Hôpital des variolés» est rapidement mis sur pied. Le nom seul de l'institution effraie et la population refuse d'y envoyer ses enfants, certaine qu'ils y trouveront la mort. Les placards indiquant la présence de variole dans les demeures sont plus ou moins rapidement arrachés.

Le Bureau de santé de Montréal décide de recommander la vaccination comme principale mesure de prophylactique contre la variole. Cette mesure rencontre cependant de

très nombreux obstacles. Plusieurs vaccinations opérées au début des années 1880, parce que faites avec du vaccin impur, occasionnèrent des cas d'érysipèle. *L'Union médicale du Canada* (vol. 3, 1874) parlait «de l'extrême répugnance des familles à s'adresser au vaccinateur du quartier par crainte de voir celui-ci inoculer du virus contaminé.» La vaccination, pratique relativement nouvelle à Montréal durant les années 1880 suscite de nombreuses controverses. Le fait que la vaccination ne recueillait pas l'unanimité des médecins n'aide en rien le contrôle et l'éradication de la maladie. Les docteurs Alexander Milton Ross et Joseph Emery Coderre publient dans les journaux des articles contre la vaccination. Par ailleurs, les préjugés du public à l'endroit de la vaccination ont certes créé un obstacle à cette pratique. Faut-il rappeler le caractère précipité des mesures de vaccination à l'été de 1885, les premiers échecs, et le manque d'éducation de la grande majorité de la population? Dans ce sens, la peur, l'ignorance, et le fatalisme d'une certaine partie de la population a eu un impact certain sur la propagation de l'épidémie selon Michael Bliss. Le Bureau de santé recommande également comme mesure prophylactique l'isolement, voire l'hospitalisation des variolés. Songeons à la difficulté d'appliquer cette mesure alors que le quart des familles du quartier Sainte-Marie habite des logements constitués d'une seule pièce. Quant à la déclaration obligatoire des maladies contagieuses, il ne faut pas oublier que cette pratique sera surtout généralisée au XXe siècle. Des parents «ne voulant pas s'exposer à être dénoncés par leur médecin négligent d'y recourir,» écrit *L'Union médicale du Canada* (vol. 14, 1885). La même revue dénonçait cette pratique en qualifiant ce système «d'absurde, car c'est tout simplement forcer le médecin à se faire délateur, et à lui faire perdre ses meilleurs clients.»

Après que l'épidémie de variole eût compté un ancien premier ministre du Canada-Uni au nombre de ses victimes, Sir Francis Hincks, les journaux anglophones élèvent le ton. Le *Herald* publie à la une un article sur la malpropreté des Canadiens français: «Pro bono publico.» Il n'en fallait pas moins pour exacerber les tensions sociales et ethniques. Les commerçants américains et canadiens des autres provinces menacent de boycotter tous les produits en provenance de la métropole. La province de l'Ontario et les États américains du nord imposent une sévère inspection de tous les voyageurs en provenance du Québec. En septembre, le taux d'attaque de la variole culmine. Contrairement à ce que la presse anglophone a soutenu, l'Église catholique n'est pas restée silencieuse devant les progrès de l'épidémie: l'archevêque de Montréal se fait revacciner et il demande à son clergé d'inviter la population entière à se faire également vacciner; le clergé s'offre pour visiter et persuader les familles ayant refusé la vaccination.

Les 28 et 29 septembre, une population déjà agitée par l'affaire Riel, s'en prend au Bureau de santé, à la résidence de son directeur ainsi qu'à l'Hôtel de Ville. Le *New York Times* crie aux «wildest freaks of stupidity and superstition in Spain and in Italy [which] have been reproduced in Canada.» (Le quotidien avait sans doute oublié l'opposition des Allemands de New York à la vaccination en 1876 comme l'a illustré l'historien américain de la médecine Martin Kaufman dans «The American Anti-Vaccinationists and Their Arguments» (*Bulletin of the History of Medicine*, 1967). (Judith W. Leavitt a elle aussi décrit l'émeute anti-vaccination d'une partie de la population polonaise à Milwaukee en 1894: «Politics and Public Health: Smallpox in Milwaukee, 1894-1895,» *Bulletin of the History of Medicine*, 1976.)

Quant aux causes de l'épidémie avancées par les contemporains, Michael Bliss évoque le «puritannical-jansenist tradition» de certains prêtres. L'expression utilisée par Bliss est à la fois abusive et fautive. De l'éthique puritaine, le jansénisme en partage certes

le rigorisme, mais confondre jansénisme et rigorisme est prendre le tout pour la partie; car le jansénisme est une *doctrine* (de la grâce et de la prédestination) alors que le rigorisme est une attitude *morale* (éthique). Ce type d'explication n'était pas propre du reste aux membres du clergé; ce type d'argumentation habitera le discours médical durant toute la seconde moitié du XIXe siècle. Comme l'auteur a choisi de décrire l'épidémie dans son évolution chronologique, il est comme malgré lui conduit à multiplier les redites. C'est là l'une des rares réserves que nous ayons concernant l'ouvrage.

Toutefois le livre de Michael Bliss repose sur une base documentaire assez impressionnante. D'abord, tous les principaux journaux (anglophones et francophones) ont été consultés; les procès-verbaux du Conseil municipal de Montréal ainsi que ceux du Comité de santé sont aussi exploités. Tous les travaux des contemporains, ceux de Hingston à Osler en passant par ceux de Bryce et de Dion sont également connus et utilisés par l'auteur. Bliss a aussi tiré profit des nombreuses sources documentaires américaines concernant l'épidémie de 1885. On comprend l'intérêt des Américains à se protéger d'une épidémie meurtrière lorsqu'on sait que les principales villes de la Nouvelle-Angleterre étaient reliées à Montréal par le train. L'auteur a fouillé les Rapports annuels des Bureaux de santé des États du Maine, du Massachusetts, et du Michigan. Regrettons cependant qu'il n'ait pas utilisé les rapports annuels de l'État du New Hampshire. C'est cet état, limitrophe au Québec, qui organisera, conjointement avec le gouvernement fédéral américain, la protection des états de la Nouvelle-Angleterre.

L'ouvrage de Michael Bliss est tout à fait remarquable par la quantité et la qualité de l'information prodiguée. L'ouvrage est fort avantageusement délesté de son caractère ultra académique bien qu'il en possède toutes les qualités. Les dons littéraires de l'auteur sont reconnus depuis longtemps et la lecture de *Plague* est aussi captivante qu'agréable.

Martin Tétreault

Archives nationales du Canada

The Idea of History in Early Stuart England: Erudition, Ideology, and 'The Light of Truth' from the Accession of James I to the Civil War. D.R. WOOLF. Toronto: University of Toronto Press, 1990. xxii, 377 p. ISBN 0-8020-5862-0 \$50.00.

The purpose of any historiographical study is to examine the concept of history and how that concept was applied at a specific time. In the case of this work, the period examined is the English Renaissance of the sixteenth and early seventeenth centuries. During this time of intellectual ferment writers, researchers, gentlemen of leisure and country parsons defined and redefined their perception of what was *history*. In doing so, they helped to create the modern concept of history, something of weighty concern for all involved in archives.

Prior to the period addressed in this text (roughly from the late sixteenth century through the 1620s), the study of history in England had only a stunted tradition of medieval chroniclers to follow. Starting with the early Tudors though, a Renaissance theory of history, one emulating the writing of classical historians, came to influence historiographical thought in England. Brought to England by historians such as Polydore Vergil, it remained an almost dormant growth until the latter portion of the Tudor reign, when it flowered